Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 7

Artikel: Au marché
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204030

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A quoi tout ce verbiage rime-t-il? Dans ce premier numéro du « Symboliste » on lit quelques lignes dont les amis du *Conteur* vont être émerveillés. Pardonnez une seconde citation, mais il ne faut rien négliger de ce qui peut instruire :

En langue talare, cols tors, mentons pelus de deux coudées, des gentlemen... et cauquemarres séculiers, épris d'arbes amphicartes, brelandiers aux phalanges expertes, scribes de mal talents perturbés, trafiqueurs de décrétales politiques, agioteurs au trébuchet, clercs affineurs, natatoires sires, tondeurs d'âme, guérisseurs de fièvres quartes sur l'heure, écorcheurs d'anguille par la queue, *lifrelofres du canton de Vaud !...*

Hein ! vous avez bien lu : *lifrelofres !*

Que diable allons-nous faire dans cette galère ! Il paraît, premiers renseignements pris, qu'il est tout simplement question du boulevard des Italiens à l'heure de l'apéritif. Cependant, « lifrelofre » me laisse rêveur. Priez un bon Vaudois de prononcer ce mot dix fois de suite, en accélérant, sans « s'embardouffler ». S'il y réussit, je paie une bouteille de Dézaley. Passe encore pour alboche et stofifre, mais lifrelofre avec ses six consonnes est terriblement dur pour un citoyen de Peney-le-Jorat. Alors, comment expliquer cette allusion originale au canton de Vaud. Bien que celui-ci soit resté longtemps sous la patte de l'ours de Berne, le dialecte parlé sur les bords de l'Aar n'en engage pas moins de braves confédérés à parler. Depuis l'indépendance, le coin de pays chanté par Juste Olivier, Rambert, Oyex-Delafontaine, Ceresole et tant d'autres conserve pour nos anciens « maîtres » un attrait irrésistible.

Coupons court à des suppositions vagues. L'idée m'est venue d'ouvrir le glossaire établi par Louis Moland et d'arriver directement à la lettre *l*. Je vous prie de croire que mon intention est de rester sérieux, aussi bien, comme je l'ai dit au commencement, on ne doit pas faire fi d'une indication utile. Troisième citation !

« Lifrelofre, grand buveur, comme les Suisses et les Allemands. dont ce nom imite le baragouin ».

A présent, vous pouvez rire ou vitupérer, à choix. Prenons-en notre parti. Les symbolistes sont de singuliers géographes et voyagent probablement ailleurs que dans le canton de Vaud. Grands buveurs, je ne dis pas non si par là on veut exprimer l'admiration pour les crûs de nos coteaux et l'art avec lequel nous les dégustons : les « grands buveurs » n'aiment pas la piquette; mais synthétiser la Suisse buveuse dans une épithète adressée au canton de Vaud est d'une fertile imagination. Car enfin, il n'y a pas que Samuel Cornut, Gustave Doret, Edouard Rod qui passent sur le boulevard des Italiens à l'heure de l'apéritif, — si jamais ils y passent à cette heure-là. Que fait-on des Genevois par exemple ? La Faucille ne les y pousse-t-elle pas ?

C'est égal ! Si je rencontrais un symboliste, je lui tiendrais ce langage : Eh bien, mon vieux, tu n'es pas chouette. Personnifier le Vaudois ami du vin par un vocable qui intéresse essentiellement les compatriotes de Gambrinus (personne, il est vrai, n'a vu son acte d'origine, mais les Allemands l'adorent comme un saint), ne prouve pas en faveur de ton érudition. Au lieu de parter de « longues talares » (longues robes), de « brelandiers » (joueurs) aux mains expertes et de « lifrelofres », tu ferais mieux d'appeler un chat un chat et de dire quand il pleut : il pleut. Il arrive au Vaudois d'aller dans le « fin fond des Allemagnes », mais il se hâte toujours d'en revenir. Au surplus, ta poésie ne vaut pas les vers du doyen Curtat, mais pour te faire plaisir — le Vaudois est bon — j'en donne un échantillon :

En vain, l'Azur triomphe et je l'entends qui chante
Dans les cloches. En mon âme il se fait voix pour [plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angelus.
Il roule par la brume, ancien, et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté ! L'azur, l'azur, l'azur !

Et dire que celui qui a écrit cela a été Prince des Poètes avec Paul Verlaine ! L'un des disciples de Stéphane Mallarmé a écrit : « Ceux-là seuls qui vinrent ainsi dûment visiter sa retraite savent quel *lucide*, quel inquiétant esthète il fut. » Ailleurs, le même parle de l'esprit d'une « netteté inoubliable » de son maître.

Eh bien vrai, j'aime encore mieux « lifrelofre ». Au moins on sait ce que ça veut dire. Passe pour la forme, car le fond y est. Vaudois, humons le piot, mais restons dignes dans notre grandeur. Pas trop n'en faut. L. M.

Dicton à l'envers. — Un héritage est une petite fête où plus on est de fous moins on rit.

En voyage de noces. — *Elle*, passant amoureusement le bras au cou de son mari et l'embrassant :

— Raoul, mon amour, jure-moi que tu ne regrettes pas ta vie de garçon.

Lui, sans hésitation :

— Oh ! non, va, je ne la regrette pas. Le régime des restaurants est si fatigant.

Au marché. — Deux dames se rencontrent. L'une est en deuil.

— Vous avez donc perdu quelqu'un, chère madame ?

— Hélas !... défunt mon mari est mort.

On valet que ne savâi pas comptâ.

Nous avons publié, il n'y a pas très longtemps, une historiette en patois d'Aigle. Peu après, c'était le tour du patois de Franche-Comté, puis celui du patois du pays d'Ajoie, tous deux proches parents du nôtre. Aujourd'hui, voici du patois d'Ormont-dessus. L'histoire n'est pas nouvelle ; nous l'empruntons au *Conservateur suisse*, du doyen Bridel ; mais elle est toujours jolie et se recommande particulièrement aux personnes en quête de morceaux à dire en société. Nous croyons, d'ailleurs, intéresser les amis de notre patois — ils sont plus nombreux encore qu'on ne le pense — en variant de temps en temps le menu. Et puis, chacun ne possède pas la précieuse collection du *Conservateur*. On ne la trouve plus guère que dans quelques bibliothèques privées, peu curieuses de s'en dessaisir, ne fût-ce que pour un moment : « Livre prêté, dit-on... »

On homme avai dous valets, don le pley zouvene deze à son pérè : Mon pérè, baille mé mon drai de bein qué y mé dai venir : et é lau partatza sous beins ; — et pou dé dsors apré, quan le pley zouvene a to zu amassa, è s'ein alla défour ein on pays loën, et lé é rimpleya son bein e'n vivein ein prodigue, et quan er'a to zu impleya, onna grossa famena vené in ci pays lé, et é queminca à être dein la dizetta. — Adon é sé buëta û service d'on dèz habitens de pays que l'envoya sû sous beins voirda lou coyons. — Et r'are bein volu se passa la fam de lé carrozes qué lou coyons medzivon, mà nion ne lay yn baillivé. — A la fin é reintra ein ly même, et deze : « Vuére y a-t-ai dé dzeins a gadze tchi mon pérè, qui an de pan à medzi prau mattaire ? et mé yé craive de fam : — Audri don ver mon pérè et ye lai derai : Mon pérè ! yè petzâ contre le ciel et contre té. — Yez ne sai pas mé digne d'étre nommâ ton valet, fa mé quemet à l'on dé tous ouvray. » — Et parte don, et s'in vene trovâ son pérè, que l'apperceven de loën, fe totzay de pediy, corre vers lui, se dzetta sus son cou et le bésa. — Ma le valet lai deze : Mon pérè, y è petzay contre le ciel et devan té, ye ne sai pa mé digne d'étre appela ton valet. — Mà le pérè deze à sous garzeillons : Apporta mé la pley balla roba, et la lai bouëta, et bailly lai onna vertzetta in sou day et dè lé bottes és pias — et amena mè le vé grà et le maisala : metzens et fassins bouëna tzira : — porcen qué mon valet que vaitse étai mort et ére retorna en vie ; er'etai perdu, mà éré retrova ; et ye quemînçaron a féré bouëna tzira. — Mà le pley vieillo de sous valets étai és tzans, et quement é reveniai el qué apretzive de la meïson, e r'eintende la mousiqu' et les dantzelles ; — et ére cria on des garzeillons, et lai eintreva que cen baillive : — qué lai a de : Ton frare est vegnu et ton pérè a maisala le vé grà, por cen que l'a recovra in bouëna santé. Mà é se corroça et ne vouële pas intrà : son pérè don étan sailli, le preiyve d'eintra. Mà é réponde et dese à son pérè : Vaitzé, y a tant d'annayes que ye te servou, et ye n'é djamé transgressa ton quemendement. et te ne m'a djamé baillie on tsevri por fére bouëna tzira avoué mous amis. Mà quan ton valet que vaitaique que ya medzie to sou bein avoué le fenes déboutzies é venu, te la ya medzie to sou bein avoué le fenes déboutzies é venu, te la ya maisala le vé grà. — Et le pérè lai deze : Moué-n'enfant, t'é todzor avoué mé, et to cen que y'é est tin. — Mà ye falliai faire bouëna tzira et se redzoï por cen que ton fraré que vaitaique étai mort et ére retorna ein vie, ér'étai perdu et ére retrova.

Accord. — Au bal :

— Mademoiselle, oserais-vous demander une valse ?

— Certainement, monsieur, tenez, la dernière de ma liste.

— C'est que, malheureusement, je ne serai plus ici à cette heure-là.

— Moi non plus.

La vérité. — M. *** est allé prendre un bain à la piscine. Lorsqu'il s'est rhabillé, il ne trouve pas tout de suite sa montre, égarée sous un linge de toilette. Il ressort furieux de sa cabine et se rencontre nez à nez avec un monsieur qui émerge, tout ruisselant, de l'eau.

— On m'a volé ma montre ; où est le voleur ? crie M. *** en gesticulant.

Alors, le monsieur qui sort de l'eau :

— Hé là, vous me regardez d'un air méfiant, sachez que je n'ai que faire de votre montre. Tenez, fouillez-moi.

La coin de la ménagère.

« Excellente idée, mon cher *Conteur*, que celle que t'a suggérée, samedi dernier, une de tes fidèles lectrices — ne le sommes-nous pas toutes ? J'en veux profiter tout chaud.

» Mon mari, un vieux gourmand, c'est son seul défaut, se plaint que je ne sache pas accommoder les pommes de terre à la friture ; et il me le pardonne d'autant moins qu'il prétend — il n'a pas tout à fait tort — qu'une bonne ménagère ne peut ignorer cela ; c'est l'a b c de la cuisine, dit-il. J'ai eu recours à la science de tous les livres de cuisine et à l'expérience de toutes mes voisines. Je n'ai pas réussi. Est-ce que je ne suis pas tombée encore sur la bonne recette ou ne sais-je pas m'y prendre ?

» Allons, ménagères, mes sœurs, à mon secours ! Il y va de la paix dans mon ménage.

» Nyon, 12 février 1907. Mme S***.

*

Cossonay, 14 février 1907.

» Voici, mon cher *Conteur*, une petite contribution au « Coin de la ménagère » ; elle pourra être utile en ce temps-ci à celles de tes lectrices qui voudront bien en user. J'ai essayé de la recette et m'en suis bien trouvée.

» Au début, le coriza (rhume de cerveau) cède facilement au moyen que voici : Emplir d'eau tiède une tasse à thé ; y verser dix gouttes de laudanum. Aspirer ce liquide à petites doses par les narines et après quelques secondes le rejeter. *Il faut avoir bien soin de n'en rien avaler.* » Une Abonnée.

*